

## Des contestataires pragmatiques : les Jeune-Canada, 1932-1938

Denis Chouinard

Volume 40, numéro 1, été 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304422ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304422ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chouinard, D. (1986). Des contestataires pragmatiques : les Jeune-Canada, 1932-1938. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 40(1), 5-28.  
<https://doi.org/10.7202/304422ar>

Résumé de l'article

Les Jeune-Canada furent un mouvement de jeunes nationalistes lancé à Montréal en décembre 1932, à la faveur de la crise économique. Les quelques études parues sur ce mouvement portaient surtout sur son idéologie mais l'analyse de la vie et des activités externes et internes des Jeune-Canada est essentielle pour bien comprendre ce groupe. Ainsi, nous retraçons d'une part les liens du mouvement avec son entourage socio-politique, entre autres avec certains aînés nationalistes chez qui les Jeune-Canada, malgré leurs airs d'indépendance, puisèrent leurs appuis et leur doctrine. Ces nationalistes, de Lionel Groulx à l'Action libérale nationale, en passant par *Le Devoir*, tentèrent de guider et d'influencer ces jeunes qui ne firent cependant pas le même accueil à tous. Les relations des Jeune-Canada avec les partis politiques, de leur côté, furent empreintes de méfiance et tournèrent même souvent à l'affrontement ouvert avec certains politiciens. D'autre part, nous décrivons comment les succès publics des Jeune-Canada étaient tributaires de leur vitalité interne. L'analyse de l'évolution et du fonctionnement des Jeune-Canada nous permet en effet d'identifier les faiblesses innées de ce groupe d'étudiants, lesquelles allaient causer sa fin. Il apparaît aussi, comme le démontrent des exemples de discussions et de dissensions internes, que ce groupe d'amis, capables de s'unir pour défendre un nationalisme traditionnel, cachait cependant des différences idéologiques et de style. Enfin, nous démontrons que l'impact significatif des Jeune-Canada fait de ce groupe l'un des acteurs de l'histoire politique du Québec.

## DES CONTESTATAIRES PRAGMATIQUES: LES JEUNE-CANADA, 1932-1938

DENIS CHOUINARD

*Graduate School of Library and Information Studies  
Université McGill*

### **RÉSUMÉ**

Les Jeune-Canada furent un mouvement de jeunes nationalistes lancé à Montréal en décembre 1932, à la faveur de la crise économique. Les quelques études parues sur ce mouvement portaient surtout sur son idéologie mais l'analyse de la vie et des activités externes et internes des Jeune-Canada est essentielle pour bien comprendre ce groupe. Ainsi, nous retraçons d'une part les liens du mouvement avec son entourage socio-politique, entre autres avec certains aînés nationalistes chez qui les Jeune-Canada, malgré leurs airs d'indépendance, puisèrent leurs appuis et leur doctrine. Ces nationalistes, de Lionel Groulx à l'Action libérale nationale, en passant par *Le Devoir*, tentèrent de guider et d'influencer ces jeunes qui ne firent cependant pas le même accueil à tous. Les relations des Jeune-Canada avec les partis politiques, de leur côté, furent empreintes de méfiance et tournèrent même souvent à l'affrontement ouvert avec certains politiciens. D'autre part, nous décrivons comment les succès publics des Jeune-Canada étaient tributaires de leur vitalité interne. L'analyse de l'évolution et du fonctionnement des Jeune-Canada nous permet en effet d'identifier les faiblesses innées de ce groupe d'étudiants, lesquelles allaient causer sa fin. Il apparaît aussi, comme le démontrent des exemples de discussions et de dissensions internes, que ce groupe d'amis, capables de s'unir pour défendre un nationalisme traditionnel, cachait cependant des différences idéologiques et de style. Enfin, nous démontrons que l'impact significatif des Jeune-Canada fait de ce groupe l'un des acteurs de l'histoire politique du Québec.

### **ABSTRACT**

The hardships of the Depression encouraged young Montréal nationalists to join together to found the Jeune-Canada movement in

---

<sup>1</sup> Cet article origine d'une thèse de maîtrise déposée à l'Université Laval en 1984. Notre recherche fut facilitée par la collaboration de certains membres des Jeune-Canada, dont Pierre Dansereau, Roger Duhamel, Georges-Étienne Cartier, Gérard Filion, Thuribe Belzile et Jean-Paul Verscheiden, qui ont accepté de se prêter à des entrevues.

December 1932. Existing studies of this movement have centred on its ideology, but an analysis of its internal and public activities is required to truly understand this group. Thus, this article attempts to trace the links between the movement and its socio-political surroundings, and especially with older nationalists who, despite the movement's apparent independence, provided it with support and inspiration. Nationalists, from Lionel Groulx to *Le Devoir* and the Action libérale nationale, tried to guide and influence these young men with differing degrees of success. Relations between the Jeune-Canada and political parties, on the other hand, were tainted with mistrust and often turned to bitter confrontations with some politicians. The article will also discuss how public success reflected the internal vitality of the movement. The analysis of the movement's evolution and organization allows us to identify the inherent weaknesses of this group of students which eventually caused its downfall. It is also apparent from the analysis of internal debates and disagreements, that this group of friends' unity in the defence of traditional nationalism, hid ideological and stylistic differences. Finally, we will show how the Jeune-Canada's significant impact made it an actor in Québec's political history.

---

Durant les années 1930 le Québec, comme les autres pays de l'Occident, est frappé par la Grande Crise. De nature économique au départ, la Crise a aussi de lourdes répercussions sur la vie sociale et politique. Cette conjoncture difficile a pour effet de remettre la contestation à l'honneur. Parmi ceux qui s'élèvent pour dénoncer les maux qui affligent le pays et proposer des remèdes figurent les nationalistes, dont la jeune génération aussi ressent le besoin de s'exprimer. «Maîtres chez nous»: c'est le cri que lancent les Jeune-Canada à leur entrée en scène en décembre 1932.

Ce mouvement était formé surtout de jeunes étudiants de l'Université de Montréal, qui pour la plupart se connaissaient de longue date et étaient souvent même un peu parents<sup>2</sup>. Ils se réunissaient depuis 1927 sous l'égide d'un cercle fondé par André Laurendeau, le Cercle Crémazie, alors qu'ils étaient étudiants au Collège Sainte-Marie<sup>3</sup>. En 1931, maintenant rendus à l'Université de Montréal, ils établissent le Club X, sorte de fraternité qui prend la relève du Cercle Crémazie<sup>4</sup>.

Tant pour le Cercle Crémazie que pour le Club X, les discussions portent surtout sur la littérature, le théâtre et la philosophie, et toujours

---

<sup>2</sup> Georges-Étienne Cartier, entrevue, 27 janvier 1983. Voir aussi Jean-Louis Dorais, *Le Quartier Latin*, 17 janvier 1935, 4.

<sup>3</sup> Pierre Dansereau, entrevue, 26 novembre 1982.

<sup>4</sup> *Ibid.*

ces échanges sont «bien au-dessus de la foule»<sup>5</sup>. Les futurs Jeune-Canada sont des intellectuels qui n'ont pas peur de s'affirmer comme tels. Toutefois, notamment à la faveur de la Crise, les discussions débouchent sur une prise de conscience nationaliste car, comme l'écrira plus tard Robert Charbonneau, «chacun souffrait de vivre dans un pays où il se sentait étranger»<sup>6</sup>.

A l'automne 1932, des membres du Club X commencent à écrire des articles à saveur nationaliste dans *Le Quartier Latin*. Puis, lorsque un anglophone unilingue, un certain Laing, est nommé fonctionnaire aux douanes de Montréal sous les huées des nationalistes, le Club X, sous l'impulsion d'André Laurendeau<sup>7</sup>, décide de crier lui aussi son mécontentement au nom de la jeune génération, d'autant plus que cet incident survenait après plusieurs autres du même genre<sup>8</sup>.

Se formant en mouvement «pour la défense du français», des anciens du Club X, mais aussi de nouveaux adhérents signent un manifeste qu'ils présentent au public le soir du 19 décembre 1932<sup>9</sup>. Ce manifeste porte sur le droit des Canadiens français non pas seulement de survivre, mais de vivre dans un pays bi-ethnique et bilingue qu'ils considèrent le leur autant que celui des anglophones. Remportant un succès considérable, ils décident, en février 1933, de se former en mouvement permanent sous le nom de Jeune-Canada<sup>10</sup>.

Les Jeune-Canada ne comptèrent jamais beaucoup plus qu'une vingtaine de membres<sup>11</sup> et ne durèrent guère plus de cinq ans. Mais alors quel en est l'intérêt pour l'historien? Certes, avec ses nombreuses manifestations publiques — ils en tiendront une douzaine —, le groupe fit beaucoup de bruit. Sa renommée rapidement acquise tint à la verdeur du langage et à la juvénilité du style de ses membres. En outre, l'association publia six tracts résumant sa doctrine et trois cahiers tirés d'assemblées majeures. Mais, plus important, des aînés nationalistes, tel Lionel Groulx<sup>12</sup>, les ont regardés avec considération, convaincus que ces jeunes gens pourraient insuffler un nouvel élan à la cause natio-

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Robert Charbonneau, *Chronique de l'âge amer* (Montréal, Éditions du Sablier, 1967), 19 et 30, cité dans Denis Monière, *André Laurendeau et le destin d'un peuple* (Montréal, Québec-Amérique, 1983), 49.

<sup>7</sup> Pierre Dansereau, entrevue, 26 novembre 1982.

<sup>8</sup> Marc LaTerreur, *Les tribulations des conservateurs au Québec: de Bennett à Diefenbaker* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1973), 42-43.

<sup>9</sup> *Le Devoir*, 12 décembre 1932, 3.

<sup>10</sup> *Le Devoir*, 8 février 1933, 4.

<sup>11</sup> Parmi les principaux membres dont il sera question dans les pages qui suivent, notons André Laurendeau, Pierre Dansereau, Dollard Dansereau, Gérard Filion, Thuribe Belzile, Dostaler O'Leary, Georges-Étienne Cartier, Robert Charbonneau, Roger Duhamel, Paul Dumas, Claude Robillard, Bernard Hogue, Lucien L'Allier, Gilbert Manseau, René Monette, Jean-Louis Dorais, Gérard Picard, Paul Simard et Jean-Paul Verschelden.

<sup>12</sup> Voir Lionel Groulx, *Mes mémoires, tome III: 1926-1939* (Montréal, Fides, 1972), 274-279, qui décrit en détail les débuts du mouvement et le rôle qu'il y a joué.

naliste. Des journaux et revues ont largement relaté leurs activités et même certains leur ont ouvert leurs pages. Par ailleurs, les Jeune-Canada ont excité la curiosité de la population, la fureur de certains groupes politiques et la convoitise d'autres. Voilà autant de raisons pour lesquelles les Jeune-Canada méritent qu'on s'y arrête.

Les Jeune-Canada ont déjà fait l'objet d'études sommaires qui portaient surtout sur leur idéologie. André-J. Bélanger et Lucienne Fortin démontrent que le groupe n'a guère innové et ne fit que reprendre en des propos plus virulents les thèmes traditionnels du nationalisme canadien-français<sup>13</sup>. Ces études toutefois n'ont pas examiné la vie du mouvement, aspect tout aussi important que l'idéologie pour comprendre le rôle qu'ont joué les Jeune-Canada.

En premier lieu, quelles furent en effet les relations des Jeune-Canada avec leur entourage socio-politique? Dès leurs débuts, les Jeune-Canada se sont acquis des appuis du côté de l'élite nationaliste de l'époque. Ce réseau de relations nous porte à croire que, sous des dehors d'indépendance et d'affirmation face aux aînés, les Jeune-Canada cachaient un cordon ombilical encore bien nécessaire à leur survie et à leur alimentation idéologique. Cependant, les Jeune-Canada ne s'entendaient pas aussi bien avec les hommes politiques qui, sans être toujours leurs adversaires déclarés, étaient rarement des amis avoués et quelquefois des amis gênants.

En deuxième lieu, quel rapport peut-on dégager entre les activités extérieures et la vie interne souvent fébrile du mouvement? Certes, on peut penser que les succès publics du mouvement étaient largement tributaires de sa santé interne. De fait, durant les premières années euphoriques, la priorité du devoir à accomplir permit aux Jeune-Canada de s'unir pour promouvoir la cause. Mais composé d'étudiants peu préoccupés par des structures, le mouvement manquait de cohésion et, sous une apparence d'unité, n'était qu'un forum où le consensus se limitait à la défense d'un nationalisme essentiellement conservateur; ensuite commençaient les divergences. Avec le temps donc, il perdit de sa vitalité et de sa cohésion et des désaccords contribuèrent à provoquer sa disparition.

## ***1 - RELATIONS AVEC L'ENTOURAGE SOCIO-POLITIQUE***

### ***A - L'influence des aînés sur les Jeune-Canada***

Dans la plupart des ouvrages portant sur les années 1930 au Québec, les Jeune-Canada sont soit absents, soit l'objet de quelques lignes.

<sup>13</sup> André-J. Bélanger, *L'apolitisme des idéologies québécoises; le grand tournant de 1934-1936* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1974) et Lucienne Fortin, «Les Jeune-Canada», dans Fernand Dumont *et al.*, *Idéologies au Canada français, 1930-1939* (Québec, Presses de l'université Laval, 1978), 215-233.

A part Lionel Groulx, qui relate longuement ses souvenirs personnels sur les Jeune-Canada<sup>14</sup>, Mason Wade est probablement celui qui en parle le plus. Toutefois, sans nuances, Wade caractérise les Jeune-Canada comme un mouvement farouchement opposé aux cheveux blancs, à quelques exceptions près<sup>15</sup>. De fait, imbus d'un sentiment de supériorité intellectuelle, les Jeune-Canada trouvaient les aînés et, particulièrement, les organisations patriotiques, trop «chaussons»<sup>16</sup>. Néanmoins, ces jeunes se considéraient comme les continuateurs du mouvement nationaliste. Dès les débuts une collaboration, assortie d'une politique de compromis, s'engage donc entre les militants des deux générations pour promouvoir ce même nationalisme conservateur.

Lorsque Pierre Dansereau et André Laurendeau, ce dernier suivant les cours de l'abbé Groulx à l'Université de Montréal, se présentent chez celui-ci pour lui expliquer leur projet de manifestation contre la nomination de Laing, ils choisissent par le fait même celui qui guidera leur destinée. Le prêtre-historien, comme principal leader nationaliste de l'époque, ne manquait pas d'influence, et son intérêt pour ces jeunes les aidera à sortir de l'anonymat.

L'abbé Groulx raconte que Laurendeau et ses amis se proposaient d'attendre deux ministres canadiens-français du gouvernement Bennett, Arthur Sauvé et Alfred Duranleau, à leur descente du train à Montréal et, paternels, de leur administrer une «bonne et louable fessée...»! Toutefois, craignant que cette «esclandre» n'occasionne beaucoup d'ennuis aux manifestants pour un bien piètre résultat, Groulx leur suggère plutôt de lancer un appel à la jeunesse en particulier, et à la population en général, par le biais d'un manifeste qu'ils présenteraient au cours d'une assemblée publique<sup>17</sup>.

C'est ce que font ces jeunes exubérants. Si Laurendeau rédige ce manifeste, selon ses signataires<sup>18</sup>, l'abbé Groulx y apporte de «nombreuses transformations» pour lesquelles les Jeune-Canada lui sont reconnaissants<sup>19</sup>. En fait, sans être leur «aumônier», Groulx possédait une grande ascendance sur les Jeune-Canada<sup>20</sup> et ceux-ci sentaient par ailleurs qu'il avait confiance en leurs possibilités<sup>21</sup>.

Et que dire des «inévitables jésuites»<sup>22</sup>, qui accueillent des assemblées des Jeune-Canada dans leur salle du Gesù et, par le biais de leur

<sup>14</sup> *Mes mémoires, op. cit.*, tome 3: 274-289.

<sup>15</sup> Mason Wade, *Les Canadiens français de 1760 à nos jours; tome II: 1911-1963* (Ottawa, Cercle du livre de France, 1963), 236.

<sup>16</sup> Pierre Dansereau, entrevue, 26 novembre 1982.

<sup>17</sup> Lionel Groulx, *Mes mémoires, tome III: 1926-1939, op. cit.*, 274.

<sup>18</sup> Pierre Dansereau, «Jeune-Canada», *L'Action nationale*, 1, 5 (mai 1933): 271.

<sup>19</sup> Centre de recherche Lionel-Groulx, Fonds Lionel-Groulx (ci-après FLG), Laurendeau à Groulx, 22 décembre 1932.

<sup>20</sup> Gérard Filion, entrevue, 25 octobre 1982.

<sup>21</sup> Pierre Dansereau, entrevue, 26 novembre 1982.

<sup>22</sup> *Ibid.*

Programme de restauration sociale, inspirent leur doctrine. Le Père Joseph-Papin Archambault, particulièrement, intervient auprès du mouvement mais, contrairement à Groulx, préfère rester dans l'ombre<sup>23</sup>. D'ailleurs, lorsque les Jeune-Canada s'attaqueront à des sujets controversés, les Jésuites se tiendront à l'écart, sans cependant renier leurs jeunes protégés. Les Jeune-Canada, en contrepartie, considéreront les Jésuites comme des alliés peu sûrs bien qu'indispensables. Le même jugement s'applique aux sociétés patriotiques dont le mouvement empruntera toutefois le réseau pour faire circuler son manifeste<sup>24</sup>.

D'autres appuis proviennent de la presse nationaliste, surtout de l'*Action nationale*, dont Arthur Laurendeau, père d'André, est un membre influent et un futur directeur<sup>25</sup>, et du *Devoir*, qui consacra dans ses pages de larges espaces aux assemblées du mouvement et, par le biais d'Omer Héroux surtout, influencera les discours des Jeune-Canada. De plus, Esdras Minville et Edouard Montpetit, choisis en raison de la notoriété dont ils bénéficiaient au sein de la nouvelle élite instruite, seront en quelque sorte les parrains du mouvement. Enfin, Armand Lavergne, bien que son poste de vice-président des Communes tienne un peu sa légende, est sollicité par les Jeune-Canada conscients qu'il n'apporterait que du «panache»<sup>26</sup>. Ils le présentent néanmoins comme un politicien modèle, fidèle à ses idées plus qu'à son parti.

Cette accointance avec les prédécesseurs peut expliquer en bonne partie le rapide succès que connaît le mouvement. D'ailleurs, loin de s'excuser de cultiver les liens avec les aînés, les Jeune-Canada s'en vantent. Sachant fort bien qu'il est inconnu du public, le nouveau mouvement axe la publicité de ses deux premières assemblées, en décembre 1932 et mars 1933, sur la présence sur scène de certains aînés, et laisse vraiment en arrière-plan sa propre participation<sup>27</sup>.

*Le Devoir*, même en titrant le lendemain de la première assemblée «Manifestation des jeunes hier au Gesù», relate *in-extenso* les discours d'Armand Lavergne et d'Esdras Minville, les deux invités d'honneur, mais ne cite que des passages des discours des jeunes organisateurs de la soirée<sup>28</sup>. De même, après leur seconde assemblée, tenue le 6 mars 1933, *Le Devoir* annonce en manchette: «M. Esdras Minville propose aux Canadiens français un vaste programme de restauration économique»; le journal ne fait que mentionner que quatre Jeune-Canada «ont prononcé de brèves allocutions»<sup>29</sup>!

<sup>23</sup> Thérèse Dumesnil, *Pierre Dansereau, l'écologiste aux pieds nus* (Montréal, Nouvelle Optique, 1981), 40-41.

<sup>24</sup> *Le Devoir*, 27 février 1933, 8.

<sup>25</sup> *L'Action nationale*, 1,2 (février 1933): 117-120.

<sup>26</sup> André Laurendeau, «Le nationalisme de Bourassa», *L'Action nationale*, 43,1 (janvier 1954): 10.

<sup>27</sup> *Le Quartier latin*, 15 décembre 1932, 8 et *Le Devoir*, 6 mars 1933, 9.

<sup>28</sup> *Le Devoir*, 20 décembre 1932, 1.

<sup>29</sup> *Le Devoir*, 7 mars 1933, 1.

De fait, les Jeune-Canada s'efforcent, lors de cette manifestation de mars 1933, de se rapprocher encore davantage des aînés. Ainsi, dans la publicité de la réunion, ils avaient insisté sur le fait que «plusieurs des hommes les plus en vue du pays» seraient au rendez-vous<sup>30</sup> et effectivement, en début d'assemblée, Pierre Dansereau se réjouit de la présence dans la salle des «représentants de plusieurs générations...»<sup>31</sup> Dans un article subséquent, il soutient encore que l'assemblée du 6 mars 1933 «a consacré de façon brillante l'adhésion des aînés à notre mouvement»<sup>32</sup>.

Ces débuts prometteurs permettent aux Jeune-Canada de prendre de l'assurance, si bien qu'ils se présentent le 20 avril suivant à nouveau au Gesù pour tenir une assemblée. Cette fois, leur but est de protester contre la participation de certains politiciens canadiens-français à une assemblée organisée par la communauté juive de Montréal pour alerter l'opinion publique quant au sort fait aux leurs en Allemagne hitlérienne. Selon les Jeune-Canada, voilà qui montre l'influence de la minorité juive au Canada et l'esprit de parti de ces politiciens qui ont voulu flatter une puissance électorale<sup>33</sup>.

Cette fois-ci, les Jeune-Canada se présentent sans aînés pour les accompagner sur scène, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en a pas dans les coulisses! Les Jeune-Canada ne manquent pas de mentionner qu'ils ont abordé la question juive «en s'aidant des renseignements et des conseils de leurs aînés»<sup>34</sup>. André Laurendeau, comme Pierre Dansereau, regrettera plus tard cette assemblée controversée, en rappelant que «les discours des garçons de vingt ans reflètent les idées courantes de leur milieu: celles qui traînaient alors n'étaient pas toujours belles et lucides.»<sup>35</sup>

Certes, l'influence du milieu autour duquel gravitaient les Jeune-Canada a dû être forte. Dans son compte rendu de l'assemblée pro-juive prise à partie par les Jeune-Canada, *Le Devoir* insistait sur des thèmes que reprendront les Jeune-Canada lors de leur contre-protestation: solidarité des Juifs, «prétendues» persécutions en Allemagne, et influence acquise par les Juifs au Canada français<sup>36</sup>.

Sachant combien les Jeune-Canada étaient proches de ce journal, cette concordance du discours n'a rien d'étonnant. Il est alors plus que probable que *Le Devoir* fut pour quelque chose dans l'élaboration de

<sup>30</sup> *Le Devoir*, 6 mars 1933, 2.

<sup>31</sup> *Le Devoir*, 7 mars 1933, 1.

<sup>32</sup> Pierre Dansereau, «Jeune-Canada», *loc. cit.*, 273.

<sup>33</sup> *Le Devoir*, 21 avril 1933, 3.

<sup>34</sup> *Politiciens et Juifs*, Cahiers des Jeune-Canada, no 2 (Montréal, *Le Devoir*, 1933), 12.

<sup>35</sup> André Laurendeau, *Le Magazine Maclean*, février 1963, 3.

<sup>36</sup> *Le Devoir*, 7 avril 1933, 2.



l'assemblée de leurs jeunes protégés, qu'il a d'ailleurs largement publicisée et commentée, contrairement à d'autres journaux<sup>37</sup>.

Ici encore, l'abbé Groulx est omniprésent. Sous divers pseudonymes, il avait traité dans l'*Action nationale* de la question juive sous le même angle que les Jeune-Canada<sup>38</sup>. Après l'assemblée, il approuve sans nuance leur geste<sup>39</sup>. D'ailleurs, le mouvement remercie l'abbé Groulx, en soulignant que le succès de l'assemblée du 20 avril «est dû à l'aide de ceux qui ont gratifié les Jeune-Canada de leurs sages conseils...»<sup>40</sup>

Enhardis, les Jeune-Canada ne vont pas s'arrêter en si bon chemin. Après la question juive, ce sont les trusts qui sont à leur agenda. Le Programme de restauration sociale accorde une large place à la lutte contre la dictature économique. Des laïcs réécrivent ce programme dans des mots concrets; Arthur Laurendeau est de ceux-là, mais aussi Philippe Hamel, qui conscrira le jeune mouvement pour sa croisade<sup>41</sup>. En effet, Hamel, avec Ernest Grégoire, René Chaloult et quelques autres, mènent à Québec la lutte contre la «dictature économique». Ainsi, les Jeune-Canada, qui attaquent les trusts lors d'une assemblée à Montréal en novembre 1933 et à Québec un mois plus tard, sont remerciés par Hamel qui affirme apprécier «à sa juste valeur» ce «fier service»<sup>42</sup>.

Les journalistes Omer Héroux, Léopold Richer et Eugène L'Heureux, tous adversaires déclarés des trusts et du gouvernement Taschereau, endossent bien sûr les dernières sorties des Jeune-Canada<sup>43</sup>. Les Jésuites, dont l'opposition latente au régime Taschereau n'est plus à démontrer, prêtent leur salle du Gesù aux Jeune-Canada pour leur assemblée de Montréal, sans toutefois pousser l'audace jusqu'à les appuyer publiquement. Ils devront d'ailleurs, sous les pressions du premier ministre Taschereau, se dissocier de leur action. Des nationalistes laïcs et anti-libéraux, farouches anti-trustards, tels Philippe Hamel et J.-E.-C. Ouellet, un ancien ministre de Taschereau qui préside l'assemblée des Jeune-Canada du 13 décembre à Québec, sont plus ardents dans leur appui.

La lutte des Jeune-Canada contre les trusts tourne donc rapidement en un affrontement avec le Parti libéral. Leur altercation avec Tasche-

<sup>37</sup> *Le Devoir*, 21 avril 1933, 1.

<sup>38</sup> Voir Jacques Brassier, «Pour qu'on vive», *L'Action nationale*, 1,4 (avril 1933): 241-243.

<sup>39</sup> Jacques Brassier, «Pour qu'on vive», *L'Action nationale*, 1,6 (juin 1933): 361 et ss.

<sup>40</sup> FLG, Pierre Dansereau à Groulx, 24 avril 1933.

<sup>41</sup> André Laurendeau, *Ces choses qui nous arrivent: chronique des années 1961-1966* (Montréal, Hurtubise HMH, 1970), 52.

<sup>42</sup> Centre de recherche Lionel-Groulx, Fonds André-Laurendeau, III, Philippe Hamel à Laurendeau, 28 décembre 1933.

<sup>43</sup> *Le Devoir*, 19 décembre 1933, 1; *Le Droit*, 20 décembre 1933, 3; *L'Action catholique*, 19 décembre 1933, 4.

reau à propos des trusts, de même que les liens qu'ils entretiennent avec certains adversaires du régime, vont conduire les Jeune-Canada à participer aux élections provinciales de 1935 derrière l'alliance Duplessis-Gouin. Le mouvement tient donc deux assemblées au début de 1935 qui, même si leurs organisateurs ne l'avouent pas ouvertement, constituent une participation à la campagne électorale.

Sous le thème «Politiques et politiciens», les Jeune-Canada s'attaquent, le 1er avril 1935 au Palais Montcalm à Québec, aux hommes politiques «indignes». Sans les nommer, ils laissent percer assez d'indices pour que Taschereau et ses troupes ne manquent pas de se sentir visés. Évidemment, toute l'opposition au régime libéral est sur place, de Philippe Hamel au curé Edouard-Valmore Lavergne, en passant par René Chalout, Horace Philippon et Eugène L'Heureux. De plus, le maire Grégoire préside la soirée<sup>44</sup>.

Mais dans quelle mesure les politiciens hostiles à Taschereau peuvent-ils vraiment compter sur ces jeunes alliés? Fâcheuse surprise: les Jeune-Canada affirment, sans doute pour parer les attaques des libéraux, qu'ils resteront neutres lors de la campagne<sup>45</sup>! Philippe Hamel leur reproche évidemment cette déclaration et obtient même qu'ils ne la répètent pas lorsqu'ils reprendront l'assemblée une semaine plus tard à Montréal. Il semble qu'ils avaient devancé Hamel pour s'expliquer. En effet, le docteur écrit à Laurendeau que malgré cette gaffe, «la dernière partie de votre aimable lettre m'a réjoui»<sup>46</sup>.

A Montréal donc, le 8 avril, les Jeune-Canada reprennent leur assemblée de Québec mais en y ajoutant des variantes qui font du bruit et plaisent à leurs mentors. Ils vont jusqu'à lancer un appel à l'abbé Groulx lui demandant de présider aux destinées de la nation<sup>47</sup>! Il est plausible que cet appel ait été suggéré par le groupe Hamel car, le lendemain de l'assemblée, le docteur s'empresse d'écrire à Laurendeau pour lui signifier sa hâte de connaître la réaction de Groulx. Toutefois, pressentant un refus, il se demande si l'abbé Groulx ne dirait pas «un bon mot au public pour M. Gouin»<sup>48</sup>. Il est possible donc que Hamel et l'ALN aient demandé aux Jeune-Canada de lancer cet appel tout en prévoyant la réponse de l'abbé Groulx qui, selon un scénario frisant la comédie, se désisterait en faveur de Paul Gouin! Cependant, l'abbé Groulx n'en fait rien, et Paul Simard s'excuse auprès du prêtre de cet incident. Il affirme que les Jeune-Canada espéraient «une levée de boucliers» autour du nom de Groulx, mais que malheureusement cette réac-

<sup>44</sup> *Le Devoir*, 2 avril 1935, 3.

<sup>45</sup> *Le Soleil*, 2 avril 1935, 14; à noter que *Le Devoir* ne mentionne pas cette mise au point dans son compte rendu...

<sup>46</sup> FAL, III, Philippe Hamel à Laurendeau, 5 avril 1935.

<sup>47</sup> *Le Devoir*, 9 avril 1935, 8.

<sup>48</sup> FAL, III, Philippe Hamel à Laurendeau, 10 avril 1935.

tion ne s'est pas produite. Même «ceux qui s'étaient emballés à Québec et qui nous avaient suggéré l'idée n'ont pas bougé»<sup>49</sup>. Et pour cause!

Après ces assemblées d'avril 1935, le groupe de l'ALN, Gouin et Hamel en tête, continue de courtiser les Jeune-Canada. Or, sans être vraiment «partisans» de l'ALN, les Jeune-Canada ne peuvent manquer d'être «sympathisants» de cette formation politique<sup>50</sup>. Ils ont une certaine admiration pour quelques leaders de ce parti et entretiennent avec eux des relations amicales<sup>51</sup>. Ils finiront par joindre la lutte contre le Parti libéral lors des élections de novembre 1935, poussés par les «solicitations pressantes de toutes parts...»<sup>52</sup>

### *B - Les Jeune-Canada et les politiciens*

Les bonnes relations qu'entretiennent les Jeune-Canada avec les leaders de l'ALN constituent en quelque sorte l'exception qui confirme la règle. En effet, les politiciens n'ont pas souvent bonne presse auprès des nationalistes et, en cela, les Jeune-Canada suivent le vieux réflexe de leurs aînés.

Si l'ALN eut plus de succès auprès des Jeune-Canada, ce fut sans doute parce que Hamel et les autres vedettes du mouvement n'étaient pas des professionnels de la politique. Il n'en restait pas moins que les Jeune-Canada craignaient que des arrivistes s'infiltrèrent dans l'ALN<sup>53</sup>; cette crainte s'accroît évidemment lorsque les conservateurs de Duplessis, en novembre 1935, conclurent un pacte avec Gouin. D'ailleurs, cette alliance faillit compromettre la participation des Jeune-Canada à la lutte contre Taschereau. Même si le mouvement n'a pas été à couteaux tirés avec les conservateurs, il ne faisait toutefois pas confiance à ce «vieux» parti.

Louis Francoeur, directeur du *Journal*, organe bleu de Québec, courtise patiemment les Jeune-Canada depuis le début de 1933. Cet appui n'est pas de la même nature que celui des nationalistes, les alliés idéologiques des Jeune-Canada, dont nous avons parlé plus haut. Ainsi, Francoeur ne prend pas vraiment position sur les discours des Jeune-Canada, notamment sur des sujets controversés comme la question juive, par exemple. Son appui au mouvement se fonde sur une logique assez simple: les ennemis potentiels de Taschereau sont ses amis! Quant aux propos un peu gênants et aux quelques attaques contre les conservateurs, Francoeur les passe sous silence, comme il faut bien que jeunesse se passe. Puis, lorsque les Jeune-Canada, par leurs attaques plus vives

<sup>49</sup> FLG, Paul Simard à Groulx, 23 mai 1935.

<sup>50</sup> Gérard Filion, entrevue, 25 octobre 1982.

<sup>51</sup> Thuribe Belzile, entrevue, 27 avril 1983; voir aussi FAL, III, Philippe Hamel à Laurendeau, 29 avril 1935.

<sup>52</sup> FAL, III, Paul Simard à Laurendeau, 17 novembre 1935.

<sup>53</sup> *Le Quartier latin*, 17 janvier 1935, 4.

contre les trusts et ensuite, plus directement, contre le régime libéral, évoluent graduellement d'adversaires potentiels de Taschereau à ennemis avoués, la cour des conservateurs se fait plus pressante.

Francoeur invite les Jeune-Canada à rejoindre le parti conservateur qui a fait largement sien le Programme de restauration sociale lors de son Congrès de Sherbrooke en 1933<sup>54</sup>. En demeurant hors d'un parti politique, soutient-il, les Jeune-Canada sont voués à l'échec<sup>55</sup>. Redoublant d'ardeur, il prétend sans nuance que l'article premier du programme des «mouvements de résurrection», dont les Jeune-Canada, est le «débarquement de M. Taschereau»<sup>56</sup>. Il lance même la rumeur de la naissance d'une filiale des Jeune-Canada à Québec, afin de montrer la croissance de l'opposition au régime Taschereau<sup>57</sup>.

Les Jeune-Canada ne sont évidemment pas dupes du manège. Répondant à Francoeur que leur indépendance politique est irrévocable<sup>58</sup>, ils décochent quelques flèches dans le camp conservateur, question de prouver leur impartialité. Ils expliquent qu'ils ne peuvent attaquer les bleus autant que les rouges puisque ceux-là n'ont jamais rien fait; «c'est à peine s'ils existent», affirme, sarcastique, Paul Simard<sup>59</sup>.

Enfin, les Jeune-Canada n'ont pas une très haute opinion du chef conservateur<sup>60</sup>. A la suite de Groulx<sup>61</sup>, ils voient en Maurice Duplessis un petit politicien, un «politicaillieux», un «bleu» qui est «aussi nettement répudié que Taschereau»<sup>62</sup>. Pour Paul Simard, enfin, Duplessis n'est pas plus «national» qu'une «industrie de confiture et marnades»<sup>63</sup>!

Toutefois, si le Parti conservateur québécois ne réussit pas à entrer dans les bonnes grâces des Jeune-Canada, il demeure que ce sont les libéraux de Taschereau qui subissent les pires assauts du mouvement. Cette opposition se dessine rapidement dès leurs premières assemblées pour ne se terminer que lors de la défaite du régime en 1936.

A leur assemblée d'avril 1933 contre les Juifs, les Jeune-Canada dénoncent la participation de politiciens canadiens-français à la manifestation organisée par les Juifs de la métropole. Parmi ces politiciens se trouvent le sénateur Raoul Dandurand ainsi qu'Honoré Mercier, ministre dans le cabinet Taschereau. Évidemment, le Parti libéral se

<sup>54</sup> *Le Journal*, 10 mars 1933, 16.

<sup>55</sup> *Ibid.*, 21 avril 1933, 8.

<sup>56</sup> *Ibid.*, 26 mai 1933, 8.

<sup>57</sup> *Ibid.*, 4 janvier 1934, 1.

<sup>58</sup> Archives nationales du Québec, Fonds Louis-Alexandre-Taschereau (ci-après FLAT), XVIII, Paul Dumas à Louis Francoeur, 21 mai 1933.

<sup>59</sup> *Le Devoir*, 11 janvier 1934, 10.

<sup>60</sup> Gérard Filion, entrevue, 25 octobre 1982.

<sup>61</sup> Groulx, *Mémoires, tome III, op. cit.*, 309-317.

<sup>62</sup> FAL, III, Thuribe Belzile à Laurendeau, 8 novembre 1935.

<sup>63</sup> FAL, IV, Paul Simard à Laurendeau, 12 octobre 1936.

sent visé par les propos des Jeune-Canada, qui en plus reprochent aux libéraux de n'avoir pas réagi lors des récentes persécutions contre des catholiques au Mexique et en Espagne. Taschereau défend son gouvernement<sup>64</sup> et, décelant le capital politique que les conservateurs cherchent à se faire avec les Jeune-Canada, insiste auprès du mouvement pour qu'il réitère publiquement son indépendance politique<sup>65</sup>. Les Jeune-Canada s'exécutent<sup>66</sup>, mais devant l'insistance de Francoeur qui continue de placer les Jeune-Canada dans son camp, Taschereau leur demande de préciser leur position<sup>67</sup>. La réponse des Jeune-Canada, vague à souhait, ne dut pas reconforter outre mesure le chef libéral<sup>68</sup>.

Puis, à l'automne 1933, lorsque débute la campagne des Jeune-Canada contre les trusts, tous les doutes du premier ministre durent s'estomper! Certes, les Jeune-Canada avaient abordé la question des trusts<sup>69</sup> mais maintenant, ils attaquent sans détour les politiques économiques du gouvernement libéral. Or, le gouvernement, de plus en plus critiqué sur cette question par les mouvements d'opposition, voit sans doute les Jeune-Canada arriver sur ce terrain comme un chien dans un jeu de quilles. Les libéraux répliquent donc vigoureusement avec Taschereau en tête sonnante la charge. Le premier ministre, de fait, ne pense plus cette fois à s'informer des intentions du mouvement face à son gouvernement! Frappant à gauche et à droite, il attrape tant les Jeune-Canada que les Jésuites, les hôtes de ces jeunes au verbe haut<sup>70</sup>.

En répondant aux attaques des Jeune-Canada et en passant même à l'offensive, les libéraux déclenchent une petite guérilla. Bien sûr, les Jeune-Canada ne sont pas les premiers à attaquer le libéralisme économique du régime Taschereau même s'ils crient plus fort. Mais Taschereau se convainc aisément que tout ce qui est nationaliste dans la province est en train de se liguier contre lui. En guerroyant contre ceux qui, par leur style juvénile, semblent les plus vulnérables, il espère atteindre les nationalistes «groulxistes», l'équipe du Programme de restauration sociale, les conservateurs et leur programme de Sherbrooke, les libéraux réformateurs qui commencent à ruer de plus en plus fort dans les brancarts, bref toute l'opposition à son régime.

Taschereau charge donc Athanase David d'enquêter sur les groupes d'opposition à son régime, y compris bien sûr les Jeune-Canada; il écrit aussi à des supérieurs ecclésiastiques, Jésuites, évêques, etc. pour ten-

<sup>64</sup> *Le Devoir*, 29 avril 1933, 3.

<sup>65</sup> FLAT, XVIII, L.-A. Taschereau à Claude Robillard, 20 mai 1933.

<sup>66</sup> FLAT, XVIII, Paul Dumas à Louis Francoeur, 21 mai 1933.

<sup>67</sup> FLAT, XVIII, L.-A. Taschereau à Paul Dumas, 2 juin 1933.

<sup>68</sup> FLAT, XVIII, Pierre Dagenais à L.-A. Taschereau, 7 juin 1933.

<sup>69</sup> André-J. Bélanger, *L'apolitisme...*, *op. cit.*, 262.

<sup>70</sup> *Le Devoir*, 14 novembre 1933, 3.

ter de les amener à dénoncer formellement les Jeune-Canada<sup>71</sup>. Taschereau se justifiera publiquement par la suite en présentant les réponses plutôt tièdes et neutres des autorités religieuses comme étant des approbations de ses positions<sup>72</sup>.

Les Jeune-Canada ripostent cependant en tenant une reprise de leur assemblée à Québec au Palais Montcalm, à deux pas du parlement! Tout en reprenant leurs discours contre les trusts, ils dirigent cependant leur batterie contre la réaction de Taschereau à leur campagne contre les trusts<sup>73</sup>. Leur opposition aux libéraux est maintenant plus ouverte, même s'ils refusent de se dire franchement opposés au régime Taschereau. Toutefois, après des hésitations qui s'expliquent par la méfiance qu'ils ressentent envers certains politiciens du groupe Duplessis-Gouin<sup>74</sup>, ils acceptent de prêter leur concours aux forces de l'opposition à l'automne 1935. Un sentiment de satisfaction va parcourir les membres lorsque le gouvernement libéral est ébranlé. Paul Dumas se réjouit, pour un, de voir le régime Taschereau agonisant «dans sa crotte, sous les coups de la vengeance populaire»<sup>75</sup>.

L'attitude des Jeune-Canada peut nous amener à nuancer l'apolitisme qu'André Bélanger, par exemple, croit déceler chez eux<sup>76</sup>. Après tout, depuis leur entrée en scène, ils s'opposent au régime libéral honni des nationalistes. Toutefois, il est vrai que leur méfiance à l'égard des politiciens, maladie contagieuse dans le clan nationaliste, les a empêchés de jouer à fond la carte politique. Par ailleurs, les Jeune-Canada finissent par rencontrer, dans le fonctionnement interne de leur mouvement, des difficultés de plus en plus nombreuses qui compromettront leurs activités sur la place publique.

## 2 - *DEVELOPPEMENT ET FONCTIONNEMENT INTERNE DES JEUNE-CANADA*<sup>77</sup>

### A - *Mise en place des structures internes*

N'ayant jamais compté plus d'une vingtaine de membres, les Jeune-Canada ont formé un groupe d'une nature un peu spéciale. S'ils quali-

<sup>71</sup> FLAT, XVII, Lettres de L.-A. Taschereau au Père Henri Roy, à P.-E. Breton, à Mgr Georges Gauthier, et au Cardinal Marie-Rodrigue Villeneuve, 17 novembre 1933 et au Père Alexandre Dugré, 24 novembre 1933.

<sup>72</sup> *Le Soleil*, 18 décembre 1933, 3.

<sup>73</sup> *Le Devoir*, 19 décembre 1933, 1.

<sup>74</sup> FAL, III, Paul Simard à Laurendeau, 10 novembre 1935.

<sup>75</sup> FAL, III, Paul Dumas à Laurendeau, 26 novembre 1935.

<sup>76</sup> André-J. Bélanger, «Les idéologies et leur désert politique», dans F. Dumont, *Idéologies...1930-1939, op. cit.*, 34.

<sup>77</sup> Malheureusement, la documentation sur ce sujet est très incomplète. Nous n'avons retrouvé que quelques procès-verbaux des réunions du mouvement. De même, parmi les membres du mouvement, seul André Laurendeau a un fonds important. Cette lacune a rendu impossible l'analyse systématique que nous aurions souhaité faire.

fièrent leur association de «mouvement», il semble qu'ils ne répondent guère à une définition un tant soit peu rigoureuse du terme. En fait, il s'agissait plutôt d'un petit cénacle où n'entraît pas qui voulait. Très repliés sur eux-mêmes en ce qui concerne leur vie interne, ils s'entourèrent même d'un certain secret.

Les Jeune-Canada demeurèrent longtemps, sinon durant toute leur existence, un mouvement embryonnaire. Par exemple, pendant longtemps, il n'y a ni structure précise, ni carte de membre, ni cotisation<sup>78</sup>. Il faut dire qu'un groupe de vingt membres qui se connaissent pour la plupart depuis belle lurette ne nécessite guère de structure. En outre, le départ en coup de vent que connaît le groupe en décembre 1932 ne lui permet pas d'élaborer immédiatement une doctrine officielle. Au début, comme le souligne le premier président Pierre Dansereau, les membres s'entendent sur les grandes idées et, «plus peut-être que l'homogénéité parfaite de l'association [recherchent] la vitalité...»<sup>79</sup> Toutefois, déjà à cette époque, selon Dansereau, les articles destinés aux journaux et les causeries radiophoniques sont préparés en collaboration et sont le produit d'un consensus<sup>80</sup>.

A l'été 1933, le noyau des membres est formé, alors que certains signataires du manifeste quittent le groupe et sont remplacés par quelques nouvelles figures qui cadrent mieux avec l'orientation que prend le mouvement en se développant<sup>81</sup>. A ce moment, le mouvement se divise en sous-groupes de travail dans le but d'ébaucher une doctrine<sup>82</sup>. Cette activité permet par ailleurs aux Jeune-Canada de demeurer actifs au cours de ces mois critiques pour un mouvement étudiant que sont les vacances estivales<sup>83</sup>. Par ailleurs, durant cette période, les Jeune-Canada propagent leurs idées par le biais de discours à la radio et d'articles dans les journaux et les revues. Ils font circuler leur manifeste en guise de pétition afin de recueillir des appuis à leur cause.

Recueillir des signatures ne signifie cependant pas accepter de grossir les rangs du mouvement. Les Jeune-Canada trouvent leur origine dans une initiative d'un groupe d'amis convaincus qu'ils ont pour mission de sauver la «race». Ne doutant nullement de leur supériorité intellectuelle, ils ne sont guère tentés de laisser n'importe qui franchir les portes de leur Olympe. Les Jeune-Canada refusent ainsi une offre d'un groupe d'étudiants de l'Université Laval à Québec qui veulent établir une filiale dans cette ville. Ne voulant pas porter la responsabi-

<sup>78</sup> Gérard Filion, entrevue, 25 octobre 1982.

<sup>79</sup> Pierre Dansereau, «Jeune-Canada», *loc. cit.*, 271-272.

<sup>80</sup> *Ibid.*, 272.

<sup>81</sup> Ainsi, Dostaler O'Leary, Gérard Filion, Claude Robillard et Thuribe Belzile, pour ne nommer que ceux-là, seront du mouvement jusqu'à la toute fin même s'ils n'ont pas signé le manifeste.

<sup>82</sup> Fonds Pierre-Dansereau (ci-après FPD), «Documents de doctrine», été 1933.

<sup>83</sup> FLG, Laurendeau à Groulx, 16 août 1933.

lité des bévues possibles de ce groupe<sup>84</sup>, ils préférèrent recruter Gérard Picard pour les représenter dans la capitale provinciale.

En 1934, après leur série d'assemblées publiques de l'année précédente, les Jeune-Canada se retirent de la vie publique pour un temps afin de fortifier leur vie interne et de préciser leur doctrine. Ils profitent de cette accalmie pour commencer la publication de tracts qu'ils espèrent vendre, tant pour propager leur doctrine que pour amasser quelques fonds. Ces publications doivent refléter l'idéologie du mouvement et le membre choisi pour rédiger l'un de ces ouvrages devra ensuite le soumettre au groupe. Les Jeune-Canada se réunissent alors de façon plus régulière, habituellement chaque samedi après-midi<sup>85</sup>.

Malgré ce développement interne, les structures de fonctionnement des Jeune-Canada restent foncièrement les mêmes et leurs positions, en regard des grandes questions, bien que sources de frictions parfois, finissent par faire l'objet d'une entente sans doute parce que le membership change peu<sup>86</sup>. Chez les Jeune-Canada, point d'évolution comme celle entraînée habituellement par l'addition de nouveaux membres dans les mouvements de plus grande envergure. Si la stratégie s'ajuste, ce n'est pas en raison de pressions internes de factions, mais plutôt à cause d'influences extérieures qui amènent le mouvement à rajuster son tir.

Avec le temps, la question de la survie financière du groupe devient pressante. Au début les salles pour les assemblées semblent avoir été prêtées et si elles étaient louées, les Jeune-Canada passaient le chapeau pour en payer le coût<sup>87</sup>. Cependant, les obligations financières liées à la production de leurs publications obligent les Jeune-Canada à se trouver des sources de revenus plus stables. La vente des brochures ne permet guère d'acquitter les coûts de production. Les Jeune-Canada envisagent alors de faire de la propagande auprès des libraires pour stimuler les ventes, mais finalement le projet avorte<sup>88</sup>. C'est surtout par la publicité dans les collèges qu'ils réussissent à écouler leurs publications<sup>89</sup>.

Toutefois, la marge de manoeuvre des Jeune-Canada demeure toujours assez précaire. Par exemple, en décembre 1934, les Jeune-Canada n'ont que 40,00\$ en caisse. Les réserves financières du mouvement se maintiendront habituellement autour de cette somme mirobolante! Que les Jeune-Canada s'inquiètent régulièrement des dettes qu'ils contrac-

<sup>84</sup> FAL, II, Pierre Dagenais à Laurendeau, 11 juillet 1933.

<sup>85</sup> Gérard Fillion, entrevue, 25 octobre 1982.

<sup>86</sup> Centre de recherche Lionel-Groulx, Fonds Jeune-Canada (ci-après FJC), I, «Listes de membres», datées de février 1934 et novembre 1934, et FPD, «procès-verbal de l'assemblée du 20 décembre 1934».

<sup>87</sup> Gérard Fillion, entrevue, 25 octobre 1982.

<sup>88</sup> FPD, «Procès-verbal de l'assemblée du 20 décembre 1934».

<sup>89</sup> FJC, VIII, Voir correspondance à cet effet.



tent, au *Devoir* par exemple, ne surprend guère. Ils demandent donc à ceux qui achètent leurs publications de faire parvenir leur paiement avec diligence<sup>90</sup>.

Les cercles de l'ACJC s'étaient eux aussi chargés de vendre les tracts des Jeune-Canada<sup>91</sup>. Les tensions qui caractérisent les relations entre les deux groupements font place, un moment, à la détente lorsque Jean-Paul Verschelden, un ancien Jeune-Canada, devient président de l'ACJC. Certains Jeune-Canada réussissent même à s'infiltrer dans ce mouvement, Dominique Beaudin et André Laurendeau siégeant au comité central. S'efforçant de concilier l'action catholique et l'action nationale au sein de l'ACJC, Verschelden s'attire les félicitations de Laurendeau qui déclare à l'abbé Groulx: «si cela continue, on n'aura plus à rougir de faire partie [de l'ACJC].»<sup>92</sup>

Au début de 1934, les Jeune-Canada lancent une campagne de financement qui, «après un début plutôt lent, ... a pris un rythme allègre», selon André Laurendeau<sup>93</sup>. Au même moment, il semble que les Jeune-Canada décident de fournir aussi à la caisse en instituant une cotisation pour les membres<sup>94</sup>. Certains membres plus à l'aise, peut-être parce qu'ils ne sont plus étudiants, peuvent contribuer un peu plus. Ainsi, les avocats Brais et Dorais, tout comme O'Leary, diplômé en science, participent au financement du premier tract, *Nos raisons d'être fiers*, en y achetant des espaces publicitaires<sup>95</sup>. Chaque membre devra par la suite écouler un certain nombre d'exemplaires des publications et d'autres appels au financement populaire sont aussi lancés<sup>96</sup>.

### *B - Discussions, frictions et démissions*

En précisant leur doctrine, les Jeune-Canada ne peuvent empêcher que des frictions internes surviennent. La vie interne des Jeune-Canada n'est donc pas exempte de quelques soubresauts qui démontrent que ce petit groupe qui réussit à faire front commun sur certains points<sup>97</sup> n'est tout de même pas si homogène que ses manifestations extérieures pouvaient le laisser croire.

<sup>90</sup> FJC, VIII. Voir par exemple Dominique Beaudin à Gérard Picard et à A. Raymond, 1er mai 1934.

<sup>91</sup> FJC, VIII. Par exemple, Dominique Beaudin à J.-A. Brouillard, 17 mai 1934.

<sup>92</sup> FLG, voir par exemple Laurendeau à Groulx, 7 juillet 1934. Cette lettre montre bien le peu d'estime que les Jeune-Canada avaient pour l'ACJC à cette époque. Il nous semble qu'ils partageaient en cela l'opinion de l'abbé Groulx. Voir Groulx, *Mes mémoires, tome III, op. cit.*, 288. Par contre, Jean Hamelin et Nicole Gagnon, dans *Histoire du catholicisme québécois; le XXe siècle, tome I: 1898-1940* (Montréal, Boréal Express, 1984) 429-431, laissent entendre que l'abbé Groulx était plutôt favorable à l'ACJC qu'ils situent à mi-chemin entre les groupes spécialisés d'action catholique et les mouvements d'action nationale.

<sup>93</sup> *Le Devoir*, 18 janvier 1934, 2.

<sup>94</sup> FAL, II, René Monette à Laurendeau, 9 mars 1934.

<sup>95</sup> Paul Dumas, *Nos raisons d'être fiers*, Tracts des Jeune-Canada, no 1 (Montréal, *Le Devoir*, 1934), 31.

<sup>96</sup> *Le Devoir*, 20 décembre 1935, 2.

<sup>97</sup> André-J. Bélanger, *L'apolitisme...*, op. cit., 258-259.

Par ailleurs, même certaines manifestations extérieures sont sources de discussions et de frictions. C'est le cas des assemblées à caractère politique tenues de concert avec l'ALN. Que les Jeune-Canada se lancent finalement dans la mêlée, motivés par leur opposition féroce à Taschereau, montre qu'ils sont capables de pragmatisme lorsque le besoin s'en fait sentir. Pourtant, au nom de la pureté idéologique, ils demeurent réticents devant l'aventure électorale et font même preuve d'une certaine lenteur à saisir les occasions d'accroître leur popularité en participant plus souvent aux assemblées électorales.

L'évolution des Jeune-Canada rend difficile la prépondérance d'une seule ligne de pensée. Des divergences d'opinion aussi bien que des conflits de personnalité apparaissent donc tout comme dans les mouvements de plus grande envergure que les Jeune-Canada reproduisent en microcosme. Si le mouvement échappe à l'apparition de factions, ce n'est qu'en raison de sa petite taille. En outre, les Jeune-Canada n'ont guère de difficultés à contrôler leurs membres; pour les individus mécontents des décisions de la majorité, une seule alternative se présente: quitter le mouvement ou regagner sagement les rangs.

Georges-Étienne Cartier, par exemple, rappelle qu'un Jeune-Canada devait être prêt à critiquer les politiciens, quels qu'ils soient<sup>98</sup>. Cependant, lorsque André Laurendeau, au cours d'une assemblée publique en 1934, présente sir George-Etienne Cartier comme l'un des premiers d'une lignée de politiciens fédéraux traîtres à ses compatriotes, le sang de son descendant, sur la même tribune à ce moment, ne fait qu'un tour. Cartier lui écrit après l'assemblée: «Tu as oublié que parmi les Jeune-Canada il y a un descendant de sir George-Etienne Cartier et qui porte son nom. (...) Personne de vous tous n'a songé que j'étais là [et] que je dépends de ma famille.»<sup>99</sup>

Cartier soutient que les Jeune-Canada ne doivent pas s'aliéner tout le monde, car ce ne sont pas les indépendants qui ont l'argent, mais les rouges et les bleus. «Je suis Jeune-Canada enthousiaste mais pas follement. Je tiens compte des exigences», termine-t-il<sup>100</sup>. Craignant peut-être la réprobation du groupe qu'entraîneraient de telles paroles — intéressées et manquant d'idéalisme — il affirme à Laurendeau qu'il démissionnera si celui-ci divulgue le contenu de cette lettre.

Que Cartier ait préféré s'ouvrir à Laurendeau plutôt que de s'adresser au groupe ne doit pas surprendre outre-mesure. Il semble en effet que, sans qu'il y ait de clan bien défini au sein du mouvement, il existait quand même des froissements entre certains membres. Ainsi, Laurendeau reçoit une plainte de René Monette à l'endroit de Pierre Danse-

<sup>98</sup> Georges-Étienne Cartier, entrevue, 27 janvier 1983.

<sup>99</sup> FAL, II, G.-É. Cartier à Laurendeau, *circa* mars 1934.

<sup>100</sup> *Ibid.*

reau, mais ce dernier se confie aussi à Laurendeau concernant son opinion sur Thuribe Belzile<sup>101</sup>.

Robert Charbonneau semble aussi avoir eu quelques ennuis avec le mouvement. Il essaie à deux reprises de faire accepter Claude Hurtubise, son collaborateur à *La Relève*. Juste avant le second vote, les Jeune-Canada établissent un règlement disant «qu'un candidat déjà refusé ne pourra être à nouveau présenté comme membre avant trois mois»<sup>102</sup>. Difficile à comprendre, cette attitude des Jeune-Canada l'est d'autant plus qu'au même moment le mouvement accepte dans ses rangs Hector Grenon, et ce sans grandes formalités<sup>103</sup>. De plus, les Jeune-Canada ne semblent pas avoir les moyens de refuser l'apport des bonnes volontés car leurs rangs s'éclaircissent dangereusement dès 1934.

En effet, les multiples activités extérieures de certains membres sont un problème chronique qui ira en s'accroissant chez les Jeune-Canada, rendant plus erratique leur participation au mouvement. Par ailleurs, ceux qui, en 1935, restent actifs dans le mouvement ne sont plus d'autre part des carabins désœuvrés comme en 1932. Cet état de fait n'empêche pas la plupart des membres de participer au mouvement, mais nuit cependant à leur rendement et à leur enthousiasme. Par exemple, Belzile, qui en plus de son travail fait de la correction d'épreuves au journal hebdomadaire *La Renaissance*<sup>104</sup>, est nommé à la fin de septembre 1935, président des Jeune-Canada. Il se dit alors chargé «d'une tâche qui [l'] écrase d'avance», car il a trop «d'affaires à mener»<sup>105</sup>. Ce surplus de travail à l'extérieur, qui touche de plus en plus de membres, finira par nuire à la production et au fonctionnement des Jeune-Canada.

Outre ceux qui s'éloignent du mouvement par nécessité on trouve ceux qui désertent le mouvement par mécontentement. Ainsi, le mouvement perd, en 1934, l'un de ses plus anciens membres, Dollard Dansereau, qui se joint à l'équipe de *L'Ordre*, fondé par Olivar Asselin en mars. Il va sans dire que cette décision est bien reçue par Asselin, qui ne porte pas les Jeune-Canada dans son cœur, lui qui a eu maille à partir avec eux lorsqu'il était au *Canada*, organe libéral de Montréal. En 1935, Pierre Dansereau, le premier président du mouvement, quitte la barque en affirmant que ses études l'occupent trop. Il rappellera cependant plus tard que son départ fut aussi provoqué par l'arrivée, en 1934, de Dostaler O'Leary, qui a entraîné le mouvement vers le séparatisme. De fait, les Jeune-Canada décident de soumettre comme idéal aux Cana-

<sup>101</sup> FAL, II, René Monette à Laurendeau, 9 mars 1934, FAL, IV, Pierre Dansereau à Laurendeau, 12 janvier 1936.

<sup>102</sup> FPD, «Procès-verbal de l'assemblée du 12 janvier 1935».

<sup>103</sup> FPD, «Procès-verbaux des assemblées du 7, 12 et 19 janvier 1935».

<sup>104</sup> FAL, III, Thuribe Belzile à Laurendeau, 11 décembre 1935.

<sup>105</sup> *Ibid.*, 8 octobre 1935.

diens français la création d'un État français indépendant, la Laurentie. Malgré ses dires, nous estimons plutôt que Dansereau n'était pas capable de supporter l'encadrement que les Jeune-Canada imposaient à leurs membres, par le biais de la censure, par exemple<sup>106</sup>. Il affirmera d'ailleurs plus tard n'avoir jamais été capable de se plier à une discipline de parti ou de groupe<sup>107</sup>.

Ces précisions apportées sur les raisons du départ de Dansereau nous permettent de clarifier la place détenue par O'Leary dans le mouvement. Dansereau, peut-être avec le recul du temps, lui attribue un rôle exagéré dans l'orientation des Jeune-Canada vers le séparatisme. O'Leary, à n'en point douter, était vraiment séparatiste, sans doute avec moins de nuances que la plupart des autres Jeune-Canada, bien que certains, comme Paul Simard, n'avaient rien à lui envier. Mais ce n'est cependant pas lui qui fait évoluer les Jeune-Canada vers le séparatisme, croyons-nous; peut-être même s'est-il joint au mouvement parce qu'il s'orientait vers cette option.

En effet, lorsque O'Leary arrive en 1934, les Jeune-Canada s'apprêtent à amorcer leur période de réflexion qui les mènera à l'assemblée de décembre 1934, «Qui sauvera Québec», assemblée où l'indépendance est présentée comme un idéal à atteindre. Auparavant, certains membres comme André Laurendeau avaient étudié l'enquête de *L'Action française* de Montréal, sur l'avenir politique du Canada français, et en avaient acquis des convictions séparatistes<sup>108</sup>.

De ce fait, quand au début de 1934, sous l'impulsion du père Paul Doncoeur, un Jésuite français, les Jeune-Canada se mettent à la recherche d'un idéal à soumettre au peuple, la création d'un État français indépendant s'impose presque de lui-même. Cependant, comme c'est un idéal, la plupart des Jeune-Canada ne voient pas sa réalisation dans un avenir immédiat; peut-être ici O'Leary est-il plus direct, comme nous le remarquons dans son tract<sup>109</sup>. Sur l'avenir politique du Québec comme sur plusieurs autres sujets, c'est souvent beaucoup plus le ton utilisé que le fond de la question qui distingue O'Leary de ses collègues.

Irréfléchi, ce «poète»<sup>110</sup> s'attire les foudres des autres membres à quelques reprises pour ses actions intempestives ou improvisées. Adeptes des bruyantes manifestations de rue, il ne trouve habituellement que peu d'appuis chez les Jeune-Canada pour seconder ses propositions en ce sens<sup>111</sup>. N'hésitant pas toujours à participer à certaines activités sans

<sup>106</sup> FAL, III, Paul Simard à Laurendeau, 24 novembre 1935.

<sup>107</sup> Dansereau, entrevue, 26 novembre 1982.

<sup>108</sup> Laurendeau, *Ces choses...*, op. cit., 53.

<sup>109</sup> André-J. Bélanger, *L'apolitisme...*, op. cit., 293.

<sup>110</sup> Gérard Filion, entrevue, 25 octobre 1982.

<sup>111</sup> FPD, «Procès-verbaux, assemblées des 7 et 12 janvier 1935».

l'approbation préalable des autres membres, il lui arrive donc de se faire «savonner les oreilles»<sup>112</sup>.

Après les élections de novembre 1935, O'Leary célèbre dans la rue la «victoire morale» des forces de l'opposition avec les Jeunesses Patriotes, un nouveau mouvement dont son frère, Walter, est président<sup>113</sup>. Or, les Jeune-Canada, qui avaient délégué Bernard Hogue à certaines manifestations de l'ALN, n'avaient pas autorisé l'initiative de O'Leary. Le mouvement envisage donc son exclusion<sup>114</sup>.

A la lumière de ces péripéties, comment s'étonner de ce que les Jeune-Canada ralentissent de beaucoup leur vitesse de croisière en 1935? Donc, malgré un programme ambitieux, ils iront de malheur en malheur, et leurs projets ne verront souvent même pas le jour.

### C - *Le chant du cygne*

Au début de 1935, les Jeune-Canada souhaitent continuer leurs émissions à la radio, leurs assemblées publiques et la publication de leurs tracts<sup>115</sup>. Ils veulent assurément que tous les tracts de cette première série, qui doit en compter sept<sup>116</sup>, se suivent rapidement, sans doute afin de donner une impression de suite et de continuité. A cette fin, on met sur pied un comité des tracts, puis un comité de la doctrine. Les auteurs des tracts soumettent ensuite leur travail au mouvement qui procède alors à sa censure et impose, quand il y a lieu, des modifications<sup>117</sup>.

Paul Simard suggère la création d'un autre comité, celui de l'anglais<sup>118</sup>, qui devra faire campagne pour valoriser l'usage du français. Dès l'été 1935, on prévoit, pour l'automne, des articles dans des journaux et revues de même que des causeries à la radio<sup>119</sup>. Cependant, ce bel élan des derniers jours de l'été semble mourir à la chute des feuilles. Les comités ont peine à démarrer, le travail de réflexion n'avance pas et, selon Simard, «la vieille paresse, l'apathie générale semble reprendre le dessus»<sup>120</sup>. Effectivement, nous n'avons pas retrouvé dans les journaux les articles que le comité de l'anglais avait planifiés pour cette campagne. Inquiet, Simard tente de «secouer» le chef de ce comité, Lucien L'Allier, pour «le lancer dans l'action»<sup>121</sup>.

<sup>112</sup> FAL, III, Paul Simard à Laurendeau, 17 novembre 1935.

<sup>113</sup> *Le Devoir*, 27 novembre 1935, 2.

<sup>114</sup> FAL, III, Paul Simard à Laurendeau, 1er décembre 1935.

<sup>115</sup> *Le Quartier latin*, 17 janvier 1935, 4.

<sup>116</sup> *Notre position au Canada*, Tracts des Jeune-Canada, no 6 (Montréal, *Le Devoir*, 1936),

27.

<sup>117</sup> FPD, «Procès-verbal de l'assemblée du 19 janvier 1935».

<sup>118</sup> *Ibid.*, 13 avril 1935.

<sup>119</sup> Fonds Georges-Étienne-Cartier, «Rapport de la commission de l'anglais au primaire»,

1935.

<sup>120</sup> FAL, III, Paul Simard à Laurendeau, 3 novembre 1935.

<sup>121</sup> *Ibid.*

Quelques Jeune-Canada semblent en effet avoir besoin d'un coup de fouet. Pour sa part, Gilbert Manseau répond à Laurendeau, qui lui parlait des mouvements de jeunes en Europe, que la seule perspective de lire leurs «nombreuses publications» lui inspire «une immense fatigue»<sup>122</sup>! Cette apathie se reflète aussi dans les assemblées du samedi. Les Jeune-Canada abordent leur ordre du jour avec un manque de conviction révélateur d'un certain état d'âme. Dans un cas, Dorais fait inscrire comme premier point de discussion «Platitudes» et entre autres choses y fait la lecture d'une circulaire de la Ligue d'achat chez-nous qui lance alors le slogan «Mangez des biscuits canadiens-français». Les Jeune-Canada décident donc, à l'unanimité, de manger «des biscuits canadiens-français avec du beurre de peanut national»<sup>123</sup>!

Paul Simard semble être celui qui réagit le plus à l'apathie des Jeune-Canada. Il réussit à les stimuler<sup>124</sup>, les convaincant même de tenir, en décembre 1935, leur première assemblée depuis avril<sup>125</sup>. Les Jeune-Canada retrouvent un second souffle et divers projets relativement aux comités des tracts et de l'anglais sont mis en chantier<sup>126</sup>. Regaillardis, ils sentent même des responsabilités de groupe aîné vis-à-vis des nouveaux mouvements de jeunesse qui ont vu le jour durant les derniers mois de 1935. Des réunions «autour de bocks de bière» entre les différents «chefs» de ces groupes sont envisagées. En fait, les Jeune-Canada veulent, sans le laisser paraître, faire accepter leurs idées par les autres groupes<sup>127</sup>; trois ans après avoir été les derniers-nés du nationalisme canadien-français, ils en sont rendus à faire figure «d'aînés», de conseillers et d'inspirateurs dont les cheveux n'ont pas encore blanchi.

Toutefois, cet enthousiasme soudain connaît rapidement ses premiers désenchantements. Même si plusieurs des nouveaux mouvements demandent l'aide des Jeune-Canada<sup>128</sup>, la collaboration ne dépasse guère la période de la campagne électorale de l'été 1936. Un regroupement de ces mouvements de jeunes, le comité national autonomiste, entend présenter des candidats séparatistes venant des différentes associations<sup>129</sup>. Ceux qui viennent des Jeune-Canada ont-ils la bénédiction de leurs confrères? En fait, plusieurs optent plutôt pour l'Union nationale<sup>130</sup>. Ce n'est toutefois pas tant leur apolitisme, comme le prétend André-J. Bélanger, qui éloigne les Jeune-Canada de la campagne de 1936, mais plutôt leur situation moribonde<sup>131</sup>.

<sup>122</sup> FAL, III, Gilbert Manseau à Laurendeau, 17 novembre 1935.

<sup>123</sup> FAL, III, Paul Simard à Laurendeau, 10 novembre 1935.

<sup>124</sup> FAL, III, René Monette à Laurendeau, 24 novembre 1935.

<sup>125</sup> FAL, III, Paul Simard à Laurendeau, 24 novembre 1935.

<sup>126</sup> *Ibid.*, 23 décembre 1935.

<sup>127</sup> *Ibid.*

<sup>128</sup> FAL, IV, Bernard Hogue à Laurendeau, 9 janvier 1936.

<sup>129</sup> *La Nation*, 6 août 1936, 1.

<sup>130</sup> FAL, IV, Dominique Beaudin à Laurendeau, 14 juin 1936.

<sup>131</sup> André-J. Bélanger, *op. cit.*, 303, 364.

La vie publique des Jeune-Canada est quasi inexistante<sup>132</sup> et leur situation interne est chaotique. On tente de terminer la première série de tracts, afin de commencer la deuxième, prévue depuis déjà quelques mois. Mais tout est en panne. Même le discours n'est guère cohérent. Ainsi, Roger Duhamel, qui avait tenu un discours séparatiste lors du congrès des Jeunesses patriotes, reproche plus tard, au nom du mouvement, à Dostaler O'Leary d'avoir publié un pamphlet en faveur de cette thèse; le mouvement exclut alors O'Leary de ses rangs<sup>133</sup>. Mais O'Leary, habitué aux projets d'exclusion à son égard, proteste de sa fidélité au mouvement<sup>134</sup>.

Même si tout tourne au ralenti, les Jeune-Canada, sauf quelques-uns qui pensent à saborder le mouvement<sup>135</sup>, restent optimistes face à l'avenir. Gérard Fillion parle d'une troisième série de tracts, même si la première n'est pas terminée et la deuxième n'est encore qu'à l'état de projet<sup>136</sup>. On envisage la fondation d'un journal de même que la tenue d'une autre assemblée publique. Cependant, les membres sont éparpillés, plusieurs, dont Laurendeau, sont en Europe. Tous ces projets échouent donc. Néanmoins, les Jeune-Canada finissent par écrire quelques articles dans l'*Action nationale* en 1937. Lorsque Laurendeau s'installe à la tête de cette revue à son retour d'Europe en janvier 1938, il indique les Jeune-Canada entendent apparaître encore plus souvent au sommaire<sup>137</sup>. L'impossibilité pour eux de créer leur propre organe les pousse à accepter cette solution qu'ils ne privilégiaient toutefois pas, justement parce qu'ils trouvaient que son séjour en Europe avait éloigné Laurendeau de la réalité canadienne-française<sup>138</sup>. Mais deux mois plus tard, en février 1938, paraît le deuxième et dernier de ces articles<sup>139</sup>. Ce sont les dernières traces des Jeune-Canada que nous ayons retrouvées. C'est, selon toute apparence, la fin du mouvement.

C'est, en tout cas, la fin de sa vie publique. Peut-être y a-t-il encore eu quelques réunions par la suite. Mais le mouvement, agonisant depuis la fin de 1935, devait par la force des choses se dissoudre tôt ou tard. En ce début de 1938, il semble que ce soit chose faite.

<sup>132</sup> Les Jeune-Canada participent au Congrès des Jeunesses Patriotes et à un pèlerinage sur la tombe d'Armand Lavergne. *Le Devoir*, 14 septembre 1936, 3 et 25 septembre 1936, 7.

<sup>133</sup> *La Province*, 12 juin 1937, 6.

<sup>134</sup> *Ibid.*, 5 juin 1937, 4.

<sup>135</sup> FAL, IV, Paul Simard à Laurendeau, 3 octobre 1936.

<sup>136</sup> FAL, IV, Gérard Fillion à Laurendeau, 2 février 1936.

<sup>137</sup> «Pour une collaboration plus vivante», *L'Action nationale*, 11,1 (janvier 1938): 3.

<sup>138</sup> FAL, V, Thuribe Belzile à Laurendeau, 21 février 1937.

<sup>139</sup> Roger Duhamel, «Saint-Henri, morne plaine», *L'Action nationale*, 11,2 (février 1938): 159-161.

## CONCLUSION

Malgré leur nombre restreint, les Jeune-Canada ont laissé la marque de leur passage dans le Québec des années 1930. Comment, cependant, qualifier et expliquer cette percée du mouvement?

Bien sûr, les Jeune-Canada reprirent un discours traditionnel, mais ils le propagèrent dans un style nouveau, original. Ils se glorifièrent d'être les fidèles continuateurs de la tradition, et plus particulièrement, grâce à leur préparation intellectuelle supérieure à celle de leurs aînés, de l'oeuvre d'un Bourassa, d'un Lavergne, d'un Groulx. Cette accointance avec les aînés, que nous avons soumise comme l'une de nos hypothèses de départ, explique en grande partie le succès instantané des Jeune-Canada. A travers le style frondeur et juvénile, les aînés savaient reconnaître l'orthodoxie de la plaidoirie du nouveau mouvement. Les Jeune-Canada, on le sait bien alors, sont des jeunes gens bien nés. Pour plusieurs, issus de la petite bourgeoisie francophone d'Outremont, leur passé familial parle pour eux et leur tient lieu d'alibi lorsque leur jeune fougue les amène sur des terrains glissants.

Le succès des Jeune-Canada est évident. Qu'un groupe de jeunes nationalistes atteigne une certaine notoriété dans leur milieu, voilà qui est facile; mais que ces vingt imberbes remplissent des salles comme le Monument national et le Gesù, ou le Palais Montcalm dans la tranquille ville de Québec, est certes plus significatif. De plus, ils prononcèrent leurs discours devant des organisations de toutes natures et publièrent des ouvrages dont certains connurent même des rééditions.

Atteignirent-ils toutes les classes de la société? Assurément, les 75 000 signatures obtenues par le manifeste, la vente des brochures et le succès des assemblées rendent compte de leur percée dans le monde nationaliste, chez les étudiants des collèges, de même que chez les professionnels qui n'étaient pas liés aux partis politiques en général et au parti libéral en particulier. Plusieurs indices laissent croire que les milieux d'affaires canadiens-français ont démontré un certain intérêt pour ces apôtres de la solidarité économique. N'appuyaient-ils pas les campagnes d'achat chez nous? Par ailleurs, il est loisible de penser, bien que les preuves manquent, que la classe ouvrière, d'une part aigrie par la crise économique et, d'autre part, peu attirée par les mouvements de gauche, ait prêté l'oreille, du moins dans une certaine mesure, aux arguments des Jeune-Canada. Après tout, l'assistance au Gesù, au Monument national ou au Palais Montcalm, ne pouvait tout de même pas être composée que de soutanes et de toges! Par contre, sur le plan géographique, le mouvement semble n'avoir guère dépassé les limites de la métropole. S'ils vinrent à Québec et entrèrent dans plusieurs collèges de la province, entre autres grâce à leurs publications, il reste que c'est de Montréal qu'ils lançaient leur action et la métropole demeurait leur première terre d'évangélisation.



Enfin, nous avons vu que le mouvement n'avait jamais élargi son noyau original; ce fait eut beaucoup de répercussions sur le développement des Jeune-Canada et explique en grande partie son caractère particulier. Nous proposons ainsi en introduction que les Jeune-Canada aient connu une évolution particulière du fait de la nature spéciale de leur mouvement. Après tout, ils constituaient un petit cénacle qui resta quasi-intact jusqu'à ce que les derniers soubresauts annonçant la fin ne viennent le secouer quelque peu. Ainsi, tout en s'unissant pour défendre, à la suite des aînés, un nationalisme conservateur, ils n'en étaient pas moins, entre eux, assez différents. Comme nous l'avons vu, d'ailleurs, des tensions ont presque toujours été présentes, et seule la petite taille du mouvement lui permit d'éviter que des factions surgissent. Des indépendantistes aux fédéralistes, des «poètes» aux prosateurs, des intellectuels aux hommes d'action, les Jeune-Canada regroupaient des gens de diverses tendances, ou mieux, de divers tempéraments. Mais pour défendre les droits des Canadiens français et l'héritage de leurs prédécesseurs, pour sauvegarder leur place au sein de leur société, les Jeune-Canada savaient faire l'unité.

Il demeure évident que les Jeune-Canada ont laissé leur marque dans l'histoire politique du Québec des années 1930. En effet, contrairement aux autres mouvements de jeunes qui sont venus après eux, les Jeune-Canada ont publié des travaux de doctrine, fait les manchettes des journaux, suscité des polémiques et aussi, aspect non négligeable, ils ont duré plus que le temps d'une rose. Mais surtout, ils ont été reconnus par leurs aînés et ont joué un rôle dans leur milieu. De ce fait, ils font partie des acteurs de l'histoire politique du Québec.